

Labrum, Marian B. (dir.) (1997) : *The Changing Scene in World Languages. Issues and Challenges*, « American Translators Association Scholarly Monographs Series », vol. IX, Binghampton / Amsterdam-Philadelphia, Binghampton University / John Benjamins, 156 p.

André Clas

Volume 44, Number 4, décembre 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002302ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002302ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Clas, A. (1999). Review of [Labrum, Marian B. (dir.) (1997) : *The Changing Scene in World Languages. Issues and Challenges*, « American Translators Association Scholarly Monographs Series », vol. IX, Binghampton / Amsterdam-Philadelphia, Binghampton University / John Benjamins, 156 p.] *Meta*, 44(4), 636–639. <https://doi.org/10.7202/002302ar>

Comptes rendus

LABRUM, Marian B. (dir.) (1997) : *The Changing Scene in World Languages. Issues and Challenges*, «American Translators Association Scholarly Monographs Series», vol. IX, Binghampton / Amsterdam-Philadelphia, Binghampton University / John Benjamins, 156 p.

Ce livre, qui est le volume 9 de la série, s'inscrit dans le cadre des publications de l'ATA lancées par Marilyn Gaddis Rose du *Center for Research in Translation* de *Binghampton*. Chaque volume est réalisé sous la gouverne d'un directeur de publication invité. Rappelons à titre documentaire les volumes antérieurs : vol. 1, *Translation Excellence*; vol. 2, *Technology as Translation Strategy*; vol. 3, *Translation and Interpreter Training and Foreign Language Pedagogy*; vol. 4, *Translation and Interpreting-Yesterday, Today and Tomorrow*; vol. 5, *Translation: Theory and Practice. Tension and Interdependance*; vol. 6, *Scientific and Technical Translation*; vol. 7, *Professional Issues for Translators and Interpreters*; vol. 8, *Translation and the Law*. Tous ces ouvrages transcrivent bien le cheminement et les préoccupations des traducteurs ainsi que des interprètes et servent de points d'intérêt dans les besoins en suivant pas à pas l'évolution de la profession.

La présente publication cherche à suivre l'évolution de la profession et à voir ou à prévoir les changements et les adaptations indispensables auxquels il faudra faire face dans un avenir rapproché; il ne peut donc laisser indifférent aucun traducteur ou interprète, ni d'ailleurs les responsables des écoles et programmes de formation en traduction. Comme le note Marian B. Labrum, dans la «*Préface*», la mondialisation à la fin de ce deuxième millénaire englobe les problèmes de traduction et d'interprétation d'une fin de siècle marquée par une dynamique de conflits langagiers où le nationalisme ethnique va de pair avec le séparatisme linguistique face à un besoin de langues à usage international. Le rôle des traducteurs et des interprètes, à travers les siècles, a toujours été une mission de communication pour le développement de la pensée, de la connaissance, de la culture et de la civilisation. Il ne peut en être autrement de nos jours, dans ce monde de plus en plus réduit où la technologie impose ses vues.

La responsable de ce volume a donc demandé à plusieurs spécialistes d'exprimer leur point de vue. Elle a ainsi ordonné l'ensemble en trois sections. La première section cherche à déterminer l'origine et la destination (*Where We Have Been And Where We Are Going*) avec des articles d'Eugene A. Nida (*Translation in the Information Age*), de Roberto Mayoral et Dorothy Kelly (*Implications of Multilingualism in the European Union: Translator Training in Spain*) et de Maria Del Camino Gutiérrez-Lanza (*Spanish Film Translation: Ideology, Censorship, and the Supremacy of the National Language*); la deuxième section traite de perspectives théoriques (*Theoretical And Conceptual Perspectives*) avec les textes de Teresa Cabré Castelví (*Standardization*

and Interference in Terminology), de Oscar Diaz Fouces (*Translating Ausbausprachen*) et de Cay Dollerup (*Issues Today, Challenges Tomorrow: Translation and English as the International Lingua Franca*); la troisième section sur l'interaction et le développement (*Interaction and Development*) comporte les écrits de Peter Bush (*Strawberry Flowers in the Realm of Chocolate: The Training of Literary Translators*) et de Julie F. Smart et David W. Smart (*Dissability Issues in Translation/Interpretation*). Le livre renferme également une bibliographie des thèses américaines sur la traduction de 1973 à 1996, réparties selon les thèmes traités. Nous concentrons notre attention sur les articles d'Eugene A. Nida et de Cay Dollerup, car les autres articles sont plus fondamentalement liés à des évolutions et changements particuliers, à des pays spécifiques ou à des domaines : typologie de films et de censures, traductions littéraires et interférences, interprétations dans certaines circonstances, etc.

Dans son article, Eugene A. Nida nous rappelle que le *xxi^e* siècle sera vraiment le « siècle de l'information », l'instantanéité du monde entier n'est plus à prouver tout comme l'augmentation constante, à l'heure actuelle, du volume de traductions. Rappelons que la simple documentation pour un avion moderne dépasse 800 000 pages ! Si, par exemple, la Communauté Européenne traduit plus d'un million de pages par année dans onze langues, l'ensemble ne représente en fait que cinq pour cent des traductions effectuées dans les bureaux de traduction des pays membres, et cet ensemble ne correspond qu'à dix pour cent des traductions de l'OTAN, de l'OMS, de l'ONU, des entreprises internationales et des diverses ambassades à travers le monde. Pour avoir un tableau global du marché mondial de la traduction, il faudrait examiner chaque service de traduction dans chaque organisation internationale ou interétatique et ajouter toute la traduction, fort difficile à évaluer, dans les divers services de l'État. On peut se demander quelle est la situation dans les Ministères des affaires étrangères, dans les Ambassades, dans les Ministères de l'économie, dans les Cours de justice, etc. On peut estimer à environ deux milliards de pages traduites par an, sans tenir compte de la production des traducteurs de la Chine où l'on compte une association de traducteurs d'environ un million de membres (cf. *Meta*, 44-1). La traduction la plus importante est bien sûr la traduction que l'on appelle parfois *pragmatique*, c'est-à-dire celle qui traite de textes politiques, juridiques, techniques et commerciaux, car la traduction littéraire ne représente probablement pas plus d'un pour cent du total. On sait, par exemple, que les dépenses des Services de traduction de l'ONU, à New York, s'élevaient en 1996-1997 à 77 994 100 dollars pour un total de 222 700 000 mots traduits ! On comprend donc facilement que les organisations internationales (le *Mémento Larousse* en liste plusieurs milliers) se montrent de plus en plus inquiètes face à la demande en traduction, mais aussi face aux coûts de plus en plus élevés. Ainsi, si l'on considère simplement la Communauté Européenne, on ne peut que partager l'inquiétude du chroniqueur du journal *Le Monde* (26 mars 1997, p. 2 c. 5) qui écrivait, en analysant les nouvelles demandes d'admission, « ce qui est acrobatique à quinze conduirait à l'asphyxie à vingt ou plus ». En effet, les onze langues officielles donnent mathématiquement 110 combinaisons linguistiques, et si l'on sait que l'Europe compte, pour 400 millions d'habitants, environ cinquante langues nationales, le traitement mathématique donnerait 2450 combinaisons linguistiques. On nage en pleine utopie ! En fait, même à l'heure actuelle, le traitement des langues est quelque peu différent et les combinaisons ne sont que très théoriques, les langues sources étant souvent limitées. Mais on voit également la nécessité absolue

de faire appel à la traduction automatique ou assistée. Il y a des considérations pécuniaires, mais également des questions de durée. Et Nida fait remarquer à juste titre (p. 10) : « *When a system such as Systran can under optimum conditions translate a routine text of thousand pages in an hour and the translation can be edited on a computer at the rate of between ten to fifteen pages an hour, the pressure to take advantage of such technology is overwhelming.* » Cette remarque lui permet de faire une transition vers ce qu'il considère comme des *décisions stratégiques importantes*, c'est-à-dire cette détermination de choisir le meilleur cheminement du texte à traduire. Il faut évaluer l'importance du contenu, les moyens directs ou indirects de communication, l'audience visée, les médias, la façon, le lieu et le temps d'utiliser ce texte. Si la traduction pragmatique favorise l'exactitude, la clarté et la suppression de toute ambiguïté et obscurité, comme on le sait, il n'en est pas ainsi de la traduction littéraire où généralement la forme et le fond sont intimement liées et c'est au traducteur de décider s'il est « sourcier » ou « cibliste » (comme dirait Jean-René Ladmiral, cf. *Meta*, 35-1). En fait, la traduction littéraire forme toujours une série de compromis entre le contenu et le style. Nida nous rappelle, avec les exemples voulus à l'appui, que la traduction n'est pas une opération mystérieuse, mais simplement un traitement d'une communication interlinguistique qui se présente dans des contextes variés : culturel (sociolinguistique), lexical (sens et combinaisons de mots) et grammatical (classes de référence). En fait, comme il le dit si bien, les langues font appel à des « *bundles of codes* » et la traduction est fondamentalement une technologie qui s'approvisionne à différentes disciplines comme la psychologie, linguistique, la philologie, la littérature comparée, les théories de l'information, et l'anthropologie culturelle, « *to produce a product* ».

Cay Dollerup fait remarquer que, lors des cinquante dernières années, de nombreuses disciplines universitaires, dans le domaine des sciences humaines, y compris donc la traduction, ont été « *hit by seismic tremors* » et doivent par conséquent être réexaminées dans de nouvelles perspectives. On constate tout d'abord la création d'écoles de traduction et l'émergence de la traduction comme domaine de recherche universitaire, puis l'affirmation de son importance politique et sociale, grâce à la création du *Pool Charbon-Acier* en 1952, en Europe. Lorsque cette entité est devenue la CE, la traduction est devenue généralisée et l'ajout de l'anglais et du danois, en 1973, aux quatre langues officielles marque le point tournant, car pour la première fois une entité politique acceptait l'utilisation de « langues à diffusion limitée » dans les négociations internationales, à égalité avec des langues importantes. Cette décision a permis le recrutement sur une grande échelle de traducteurs et d'interprètes et la traduction en tant que produit a été acceptée par les « politiques » et par conséquent la « production linguistique » est devenue un important instrument de travail. La CE est devenue un débouché important pour les diplômés des écoles de formation en traduction. Si sa présentation est largement eurocentrique, il n'en demeure pas moins que de nombreuses similitudes peuvent être trouvées ailleurs. Ainsi prévoit-elle que les principaux éléments qui vont affecter le travail linguistique seront (a) la reconnaissance des droits linguistiques des langues minoritaires (on sait par exemple, qu'à l'heure actuelle, la France a dressé une liste de soixante-quinze langues sur son territoire), (b) la traduction en tant que sujet de recherche universitaire (cf. *Meta*, 43-4), (c) l'importante présence des linguistes et (d) le constat politique de l'importance du travail linguistique en général. Si pour le citoyen moyen de nombreux pays, la langue

anglaise est devenue la *lingua franca*, il n'en demeure pas moins que la situation est beaucoup plus complexe et qu'il faut examiner les concepts de « langues dominantes » face aux « *lingua franca* », les langues orales vis-à-vis des langues écrites, les mouvements horizontaux opposés aux mouvements verticaux, ainsi que les questions nationales et internationales. Dans la communication internationale individuelle, la première distinction importante se situe entre « langue étrangère » et *lingua franca*. Une langue étrangère est en fait une langue maternelle différente de la sienne, alors qu'une *lingua franca* est une langue étrangère qui est reconnue comme moyen de communication entre les usagers issus de communautés linguistiques différentes, y compris les usagers dont elle n'est pas la langue maternelle. Une langue dominante est une langue qui est d'une façon ou d'une autre imposée à la communauté linguistique, alors qu'une *lingua franca* est une langue apprise pour des raisons variées (voyages, études, commerce, etc.). Bien évidemment les deux concepts peuvent, à diverses époques ou régions, se superposer. Le portugais, par exemple, est devenu une langue dominante au Brésil, tout comme l'espagnol dans les autres pays en Amérique du Sud. Il en est de même pour d'autres langues à travers le monde. L'arabe et le chinois, par exemple, permettent d'illustrer l'importance de la langue écrite dans la communication, puisqu'il existe des « variétés » d'arabes oraux ainsi que différents chinois oraux (mandarin, cantonais, han...), pas forcément mutuellement intelligibles.

L'auteur, après avoir examiné de nombreux cas linguistiques à travers le monde, résume ses observations en formulant quelques visées pour l'avenir, notamment que la traduction, même avec l'adoption de l'anglais comme *lingua franca*, continuera à se développer (« *you have to speak the local lingo to sell the goods* »), que les textes à traduire seront de plus en plus différenciés et que les langues minoritaires vont survivre et prospérer. Il appartient donc aux traducteurs de se faire une représentation des tendances et forces du monde linguistique pour mieux faire face aux défis de l'avenir.

Nous n'avons pas analysé la totalité de l'ouvrage, mais nous tenons à en recommander la lecture, car il est riche en observations diverses et indubitablement formateur. C'est une lecture indispensable pour mieux comprendre le « monde de la traduction » et les changements qui se dessinent.

ANDRÉ CLAS
Université de Montréal
Montréal, Canada

LE BARS, Michelle et Annik BOUROCHE (1998) : *L'ionisation dans l'industrie agro-alimentaire, vocabulaire français-anglais-allemand*, Paris, INRA, 107 p.

Le présent lexique s'inscrit dans la série publiée par l'Institut national de la recherche agronomique à Paris et est le troisième vocabulaire publié par les mêmes auteurs. Rappelons pour mémoire, *Techniques de séparation par membranes* (1994) et *La cuisson-extrusion* (1996).

Les écologistes et les « Verts » s'inquiètent, souvent à juste titre, des « intrusions » chimico-techniques et chimiluminescentes ou chimioluminescentes dans l'alimenta-